FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1969 N°

130

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

par

CLASTRES Guy

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

Interne des Hôpitaux Psychiatriques de Paris

Né le 26 Mars 1942, à Soulan (Ariège)

Présentée et soutenue publiquement le 7 Mars 1969.

A PROPOS DE L'HISTOIRE D'UN SCHIZOPHRÈNE ET DE SON DISCOURS.

Président : Mr. PICHOT, Professeur.

DUPUYTREN · COPY

9, Rue Dupuytren

PARIS (6e)

1971

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1969 N°

THÈSE

POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)

par

CLASTRES Guy

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris
Interne des Hôpitaux Psychiatriques de Paris
Né le 26 Mars 1942, à Soulan (Ariège)

Présentée et soutenue publiquement le 7 Mars 1969.

A PROPOS DE L'HISTOIRE D'UN SCHIZOPHRÈNE ET DE SON DISCOURS.

Président : Mr. PICHOT, Professeur.

DUPUYTREN - COPY
9, Rue Dupuytren
PARIS (6e)
1971

A MONSIEUR LE PROFESSEUR PICHOT

qui nous a fait l'honneur
d'accepter la présidence
de cette thèse.

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

"Et la pensée ne commencera que lorsque nous aurons appris que cette chose tant magnifiée depuis des siècles, la Raison, est la contradiction la plus acharnée de la pensée".

Martin HEIDEGGER,

"Chemins qui ne mènent nulle part".

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41538115_0013

... "J'apprenais à rire et à écorner, naturellement pour commencer, répondit la Tortue à Tête de Veau, et ensuite les différentes parties de l'arithmétique, Ambition, Distraction, Enlaidification, et Dérision".

LEWIS CARROLL,

"Alice au pays des Merveilles".

A PROPOS DE L'HISTOIRE D'UN SCHIZOPHRÈNE

ET DE SON DISCOURS

INTRODUCTION

Ce travail est né d'une rencontre : celle de Monsieur P..., pensionnaire au Centre de Traitement et de Réadaptation Sociale à l'Hôpital psychiatrique de Ville-Evrard, avec l'interne chargé de le "soigner", nous-même.

Son allure, son regard - de braise, dit-on - ont attiré le nôtre ; son discours a fixé notre écoute : il ne nous était pas particulièrement adressé, nous nous le sommes approprié le temps de quelques entretiens ; insaisissable, tant par sa forme que par son contenu, échappant à toute cohérence rationnelle, le discours de Monsieur P..., fascinant, ou irritant, a gardé son obscurité, notre travail ne prétendant pas en rendre compte. Nous espérons simplement ne pas nous être trop égaré, en compagnie de Monsieur P..., sur les chemins qu'il traçait devant nos pas ; nous ne le pensons pas, car les chemins de Monsieur P... ne mènent nulle part, les nôtres étant tracés. Peut-être avons-nous tort de parler de rencontre, peut-être fut-elle, mais alors, bien fugace.

Nous n'avons souhaité, à aucun moment de ce travail, révéler ce que l'on pourrait appeler "la vérité" de Monsieur P..., la précarité de nos points de rencontre et nos propres difficultés à le suivre nous l'interdisant.

Nous espérons simplement que ceux qui liront ces pages seront touchés par l'étonnement à lire les paroles de M. P..., comme nous l'avons été nous-même

HISTOIRE DU MALADE

Monsieur P... était âgé de 23 ans lorsqu'il est entré à l'Hôpital Sainte-Anne, Section Hommes, le 12 Avril 1957.

Dans le certificat immédiat, on peut lire :

"Bouffée confuso-délirante subaiguë. Alternative d'états de grande agitation avec propos véhéments et stéréotypés. Manifestant une déréalisation totale, et d'états de calme. Dans tous les cas, opposition et parfois impulsions agressives (crachats). Hallucinations auditives constantes. Actes commandés. Automatisme mental, etc... Thèmes mystiques métaphysiques. Discussions avec Dieu. Insomnies. Examen physique et neurologique négatif. A maintenir."

Quelques jours après son hospitalisation, la fiancée du malade, Mademoiselle Suzanne T..., peut donner quelques renseignements.

Ainsi, à l'automne 1956, le comportement de Monsieur P... a changé ; après avoir arrêté tout travail au cours de l'été, alors qu'il avait été jusque là un étudiant brillant, il devient de plus en plus irritable, menace ses proches, tient des propos mystiques. Se sentant menacé par Satan, donne des coups à ceux qu'il aimait fréquenter auparavant.

Présente des accès très violents au cours desquels son corps est parcouru de tremblements ou parfois contracturé.

Il fait une tentative de suicide en mars 1957,

à les écouter, et qu'ils voudront bien traiter avec indulgence nos tentatives explicatives.

Nous nous sommes inspiré, dans notre ébauche, de théorisation, des travaux de Jacques LACAN, qui nous paraissent, dans l'usage qu'ils font de la linguistique, répondre le mieux à notre projet. D'autre part, nous pensons qu'une analyse purement linguistique d'un discours, comme celui de Monsieur P.., n'apporterait que peu d'enseignements sur le sujet du discours, n'entraînant qu'une dissociation supplémentaire, artificielle à notre sens. Notre choix, guidé, comme nous l'avons déjà dit, par l'étonnement et la sympathie suscités par Monsieur P..., n'a pas trouvé sa source dans une recherche psycho-thérapeutique. Nous ne pensons pas que la psychanalyse puisse traiter la psychose : il y a dans les deux positions, celle du psychanalyste, et celle du psychotique, quelque chose qui interdit toute rencontre qui se réaliserait dans le cadre de ce que l'on appelle le transfert.

Notre plan :

1°- Histoire du malade.

2°- Exposé des entretiens.

3°- Rappel de la théorie psychanalytique sur la schizophrénie.

4°- Tentative d'analyse de fragments du discours de Monsieur P... au cours des entretiens.

5°- Conclusions.

A 18 ans, il ressentit des impressions fort désagréables intéressant son corps. C'était, selon lui, l'influence des sept démons de l'Ecriture qui l'habitaient, et le poussaient à des actes ou des pensées qu'il réprouvait (voler, souhaiter la mort des autres).

Quelque temps après, l'état de Monsieur P... s'aggrave à nouveau. Et son transfert dans le service du Docteur CHAIGNEAU, à l'Hôpital de Ville-Evrard, est décidé : il y entre le 10 avril 1962 ; il ne l'a pas quitté depuis.

A son entrée, on évoque, tant son syndrome paraît déroutant, le diagnostic de psychose hystérique. Son état ne variera pratiquement pas depuis ce moment-là, malgré l'essai de différentes thérapeutiques médicamenteuses en 1964. Examiné en vue d'un bilan, le diagnostic de schizophrénie qui n'avait jamais vraiment été écarté est affirmé sur les signes suivants :

- incohérence idéo-verbale,
- ambivalence,
- isolement, autisme,
- hallucinations mal systématisées,
- dislocation de la personnalité,
- régression,
- apragmatisme, fléchissement intellectuel massif,
- réponses retardées,
- troubles de l'attention,
- hermétisme de la pensée,
- indifférence affective permanente,
- réponse à côté, mots inadéquats,
- stéréotypie verbale et gestuelle,
- régression des conduites alimentaires et saleté vestimentaire,
- facteur étiologique : séparation mère-enfant. Importance de la mère dans les dialogues et les rêves.

Les journées de Monsieur P... à l'asile se ressemblent toutes : le plus souvent dans son lit. Quand

avalant 19 comprimés d'aspirine.

Au cours de la première année d'internement où divers traitements lui sont donnés (électrochocs, cure de Sakel, neuroleptiques), il présente des états qui varient jusqu'à l'extrême, surexcité, dépressif, calme.

En mai 1958, la sédation presque totale de ses troubles permet au médecin qui s'en occupe d'avoir quelques détails biographiques :

Venu en France grâce à une bourse donnée par la Communauté hellénique du Caire, avec l'intention de passer sa licence ès Lettres, puis à l'Alliance française où les diplômes étaient plus facilement obtenus. Sa famille, d'origine grecque, était installée en Egypte depuis plusieurs générations.

Le malade a cinq ans lorsque son père, dont il garde un souvenir flou, meurt dans un accident de voiture. Sa mère émigre alors aux Etats-Unis, après l'avoir confié aux grands-parents.

Il a une soeur de six ans son aînée, mariée en Angleterre (Madame Cooper), mère d'un petit garçon de 4 ans. Il en garde un excellent souvenir : elle s'est occupée de lui lorsque sa mère les a quittés. Elle l'a reçu à plusieurs reprises en Angleterre.

Il tente, au cours de ces entretiens, d'établir la genèse de sa maladie :

Les troubles, selon lui, auraient commencé à 17 ans : il se plaisait à rêvasser, à rêver de longs moments devant des miroirs, parlant à un autre imaginaire, faisant des cours à son image, tel un professeur à ses élèves. Sa grand'mère, le surprenant un jour, lui conseilla vivement de renoncer à ces "jeux" car, lui dit-elle, cela rend fou. Ce qui ne manqua pas de l'impressionner.

Il s'identifia longtemps au personnage de l'Idiot de Dostoïevski.

EXPOSE DES ENTRETIENS

Dans ce chapitre, nous reproduisons les quatre entretiens que nous avons eus avec Mr. P...

Le caractère "inhabituel" des propos tenus a rendu difficile la transcription, puisqu'ils avaient été préalablement enregistrés sur magnétophone ; nous avons tenté, dans la mesure du possible, de serrer au plus près ce qui avait été énoncé.

C'est volontairement que nous n'avons pas désigné l'interlocuteur (Mr. P... ou nous-même), d'une part pour ne pas alourdir le texte, d'autre part parce que nous estimons que les paroles échangées là forment un tout, qu'elles sont étroitement dépendantes les unes des autres, et que nos questions ne se réfèrent pas à une certaine forme d'interrogatoire, mais qu'elles viennent là en réponse aux paroles de Mr. P... .

o

o o

il en sort, il s'écarte rarement des limites du pavillon ; seul, de temps en temps, il parle ; son discours ne s'adresse à personne. De toute façon, personne ne peut le comprendre. De dialogue, il n'en a que pour demander à celui qui se trouve sur son chemin une gauloise, demande répétée vingt fois par jour, immuable dans sa forme et son ton : "Vous avez une gauloise, merci, c'est gentil".

Le regard brillant, l'air juvénile, la démarche saccadée, il est d'une saleté repoussante ; il urine fréquemment sur lui ; il va chercher dans les endroits les plus répugnants quelque vieux mégot qu'il fume avec délice. Il ne lit ni n'écrit rien, ne regarde jamais la télévision, ne va jamais aux ateliers d'ergothérapie. Parfois, impulsivement, il donne un coup de poing au hasard des rencontres.

Il est aimé de tous : pensionnaires, infirmiers, médecins. Les entretiens que nous avons eus avec lui se sont déroulés dans le bureau du Pavillon. Une seule fois, un infirmier, surveillant d'après-midi, y assistait ; ils ont été enregistrés au magnétophone. On comprendra qu'ils aient pris le plus souvent la forme d'un interrogatoire car, de communication, il n'y en a pas eu, et il ne pouvait y en avoir.

- Depuis quand êtes-vous ici ?

- Depuis un moment.

- Depuis combien de temps ? Hein - depuis combien de temps ?

- Depuis un moment.

- Et où est-ce que vous êtes né ?

- A Port-Saïd.

- A Port-Saïd...

- Vous vous en souvenez ? Comment c'était Port-Saïd ?

- C'était bien, y avait la plage. J'ai été moi à la plage.

- Vous êtes allé à la plage ?

- A la plage, oui.

- A, à Toulon.

- A Toulon, il y a une plage aussi.

- Et à Port-Saïd, qu'est-ce qu'il y avait ?

- Il y avait... une chaise et une ombrelle.

- Une chaise et une ombrelle ?

- "Shade say" (c'est ce que comprend la dactylo, shade : ombre).

- "Même mot" qu'est-ce que c'est ?

- C'est contre les... contre les... le soleil.

- Contre le soleil.

- Oui, contre le soleil... le soleil.

- Avec qui étiez-vous à Port-Saïd ?

- Avec mon pied.

- Avec ?

PREMIER ENTRETIEN

- Vous avez quel âge ?

- 20 ans.

- Vous...

- Zéro an.

- Et comment vous appelez-vous ?

- Jojo.

- Est-ce que vous voulez une cigarette ?

- Une cigarette oui... Marci, vous êtes gentil.

- Vous savez qui je suis ?

- Vous êtes Gaulle.

- Gaulle ?

- Gaulle, oui.

- C'est quoi, ça, Gaulle ?

- C'est Jojo, c'est bien.

... Silence et soupir.

- Et de Gaulle, qui c'est ?

- Le Général de de Gaulle.

- Ça vous rappelle quelque chose ?

- Ça me rappelle oui.

... Silence.

- Vous voulez une gauloise ?

- Heu ?

- ...

- Et, moi, qui suis-je ?

- Le Prince.

- Le Prince ?

- Le Prince, oui.

-Le Prince de quoi ?

- Le Chef.

- Le Chef de quoi ?

- De l'Etat.

- Vous croyez ?

- Oui.

- Qui c'est le chef de l'Etat ?

- C'est vous ?

- De quel Etat ?

- De l'Etat grec... de la France.

- De la France ?

- De la France, oui.

- Allez vous asseoir.

- Je rentre dans mon lit. Je retourne dans mon lit.

- Asseyez-vous.

- Non, je rentre dans mon lit, je retourne dans mon lit.

- Vous n'êtes pas bien ici ?

- Je suis bien, oui.

- Vous ne voulez pas parler avec moi ?

- J'aime parler avec vous, oui... oui.

- Avec mon pied.

- Votre pied ?

- Mon pied, oui.

- Et votre maman ?

- Maman, elle... elle et Guilhem.

- Guilhem, qui est-ce ?

- Guilhem, c'est Gui...

- Vous avez parlé de Guilhem, tout à l'heure ?

- Et Monsieur Guy, qui est-ce ?

- Monsieur Fortuné...

- Euh ?

- Monsieur Fortuné.

- Fortuné ?!

- Monsieur Fortuné, Monsieur Guy, le Pasteur Guy.

- Oui...

... Long silence.

- Où est-on ici ?

- A Villejuif.

- Où ?

- A Villejuif !

- Qu'est-ce que c'est ?

- C'est un grand, c'est un grand..., c'est une, c'est une grande maison.

- Une maison ? Une maison pour fous.

- Oui.

... Un temps.

- Euh ?

- Ça fait faire pipi.

- Ça fait faire pipi le largactil ?

... Long silence.

- Qu'est-ce que vous faisiez en France, Monsieur ?

- J'étudiais le ... le ... les Lettres.

- Vous étudiiez les Lettres ?

- Philo-Lettres. Oui.

- Et où les étudiiez-vous ?

- A la Sorbonne.

- Vous vous en souvenez ?

- Je m'en souviens.

- Et où habitiez-vous à ce moment-là ?

- A Mehadi ?

- Où ?

- A Mehadi ?

- Qu'est-ce que c'est que ça, je ne comprends pas. Où est-ce ?

- En ... en ... en France.

- Euh ?

- En France, à Paris.

- Vous voulez une gauloise ?

- Qu'en pensez-vous ?

... Grognement.

- Où est-ce que c'est la Grèce ?
- La Grèce, oui.
- Ça vous rappelle des choses ?
- Ça me rappelle, oui.
- Ça vous rappelle quoi ?

... Long silence.

- Euh ?
- Des souvenirs.
- Bien sûr. Vous pouvez me les raconter vos souvenirs ?
- Vous voulez une gauloise ?
- Vous voulez du largactil ?
- Comment ?
- Vous voulez du largactil ? (Plus fort :) du largactil ?
- Qu'est-ce que c'est ?
- Ça fait faire pipi le largactil, du largactil, c'est le soleil en gouttes.
- C'est le soleil en gouttes du largactil.
- C'est un comprimé jaune pour la fièvre, contre la fièvre.
- Euh ?
- Contre la fièvre.
- Pourquoi prendrais-je du largactil ?... Vous en prenez, vous ?
- Des fois.
- Qu'est-ce que ça fait ?

- Où habite-t-elle ?

- Elle vit en Orient, en Angleterre.

- En Angleterre ?

- En Angleterre, oui.

- Elle vit seule ?

- Oui... Avec le grand patron.

- Avec le grand patron ?

- Oui, avec le grand patron.

- Qui est-ce ? Le grand Patron ?

- C'est... c'est... c'est vous... toi.

- Heu ? C'est ?... C'est moi ?

- Et vous ?

- Et moi je retourne dans mon lit, j'ai sommeil.

- Vous avez sommeil ?

- J'ai sommeil, oui.

- Vous voulez partir, là ?

- Oui.

- Au revoir.

o

o o

- C'est la cigarette que je vous ai offerte.

- Oui.

Très long soupir, puis : oui.

- A quoi pensez-vous, Monsieur ?

- A rien.

- Maintenant ?... hein ?

... Silence encore plus long que le précédent.

- Votre mère ?

- Ma mère, oui.

- Où est-elle ?

... Marmonnement.

- Vous savez où elle est ?

- A Nice.

- Où ?

- A Nice.
- A Nice, oui à Nice.

- Vous avez des frères et des soeurs ?

- J'ai, oui : Irène.

- Irène, qui c'est ?

- Irène, oui.

- Irène, qui c'est ?

- Mrs Cooper.

- Mrs Cooper ?

- Yes.

- C'est votre soeur ?

- C'est ma soeur, oui.

- Bien.

- Oui...

- Vous voulez mon passeport ?

- Vous avez un passeport ?

- J'ai un passeport, oui.

- De Manouma.

- Qui c'est ça ?

- Ma Nonna, c'est ma grand'mère.

- Votre ?

- Ma grand'mère.

- Comment elle s'appelait ?

- Je ne sais pas.

- C'est un secret ?

- ...

- Un secret ?

... Silence.

- Heu ?

... Silence.

- Oui.

... Très long silence.

- A quoi pensez-vous ? ... Hein ?

- ... Vous voulez une gauloise ?

- Merci.

- C'est pas bon ... c'est pas bon ?

- Vous fumez beaucoup ?

- Non, jamais.

DEUXIEME ENTRETIEN

- Alors, qu'est-ce que vous avez à me dire, aujourd'hui ? Hein... qu'est-ce que vous avez à me dire, Monsieur P... ?

- Rien.

- Heu ?

- C'est l'appareil, ça ?

- C'est un magnétophone.

- Un magnétophone ?

- Oui. Vous savez ce que c'est ?

- Oui.., un... magnétophone.

- Qu'est-ce que c'est qu'un magnétophone ?

- Et pourquoi des discussions en français ?

- Pourquoi ?...

- Pourquoi des discussions en français, comme ça ?

- C'est que je suis le pays... La Grèce... Je suis la Grèce... Et quand il y a un tremblement de terre en Irak. Et les gens ils ne font pas sur le pot.

- Les gens ?

- Les gens, les bébés...

- Eh bien ?

- Les bébés, ils ne font pas sur le pot, alors pourquoi ils ont voulu être électrocutés ?

- Vous allez m'électrocuter ?

- C'est l'appareil qui vous fait peur ?

- Oui...

- Oui, vous êtes, vous êtes, vous êtes infirmier ? (Plus fort) Vous êtes infirmier ? Mon sang a coulé... il a coulé, c'est fini, alors c'est fini.

- Il a coulé ... ?

- Il a coulé, oui.

- Oui.

- Vous voulez une cigarette ?

- Non, merci.

- Vous n'aimez pas, vous voulez retourner chez vous ?

- Et vous ?

- Moi aussi je retournerai chez moi.

- Où c'est ?

- En Grève. Près des ruines de Delphes... le théâtre de Delphes.

- Oui. Qu'est-ce qu'il y avait à Delphes ?

- Il y avait, il y avait un... un... un fort.

- Un fort ?

- Un fort en carton.

- C'est pas vrai ça ?...

- C'est pas vrai ?

- Non !

- (Bas :) Oui - et très long silence.

- Où est-ce que vous êtes né ?

- A Port-Saïd.

- En quelle année ?

- En 1948... en 1936... avec Irène.

- Vous ne fumez jamais.

- Une fois oui.

- Depuis quand êtes-vous ici, Monsieur P... ?

- Depuis un moment.

- Hein ?

- Depuis un moment. Vous connaissez, vous, le maniement de l'appareil ?

- Le maniement de cet appareil ?

- Non, de l'appareil ? C'est comme Bénita, Bénita, Bénita qui a le ... qui a le stéthoscope... Bénita.

- Qui c'est, Bénita ?

- C'est Bénita qui, qui a ...

- Oui ?

- C'est Bénita qui a le stéthoscope.

- Bénita ! comme l'homme qui fait des électrochocs au père.

- L'homme qui fait des électrochocs au ?

- au père !

- Au père ? Au père de qui ?

- Mot arabe ... de Monsieur le Chef de l'Etat.

- Qu'est-ce que vous avez dit, là ?... C'est pas du français.

- Heu ?

- Vous voulez du thé, vous ?

- Pourquoi ?

- Du thé Lipton.

- Du thé Lipton ?

- Si.

- Vous aimez la France ?

- Et vous ?

- Moi aussi, c'est toujours un vieil appareil, on le découvre dans le désert ?

- Quoi ?

- Un vieil appareil, il est découvert dans le désert ? Et ... et les gens l'ouvrent ?

- Quoi ?

- L'appareil !

- Heu ...

- C'est un, c'est un ... on trouve dans le désert un appareil ... un appareil, toujours.

... Très long silence.

- Alors, depuis quand êtes-vous en France ?

- Depuis un moment.

- Qu'est-ce que c'est un moment ? Qu'est-ce qu'est un moment, ça fait combien de temps ?

- Ça fait ... ça fait ...

- Oui ?

- Ça fait quatre ans.

- Non !

- Ah ? Combien d'années ?

- Où est-ce que vous habitiez ...

- A "El Ouan".

- Où ?

- A "El Ouan".

- Avec ?

- Avec Irène !

- Qui c'est ?

- C'est ma maman.

- Et où est-elle ?

- Elle habite en ... en ... en ... en Angleterre.

- Irène ?

- Irène, oui.

- C'est votre maman ?

- C'est ma maman, oui.

- Et votre père ?

- Mon papa, il s'est évadé. Il n'aime plus que j'habite la maison en bois.

- Il ?... il n'aime plus que ... ?

- Mon papa, il n'aime plus que j'habite une maison de bois.

- Et qu'est-ce qu'il veut ?

- Hein ?
Il veut que ... que j'habite ... que je descende de ma maison.

- Que vous descendiez de votre maison ?

- Oui, que je descence de ma maison.

- A quel âge êtes-vous venu en France ?

- A l'âge de, de, de ... à l'âge de ... de 4 ans ... de 4 ans.

- Et qu'est-ce que vous avez fait en France ?

- Vous n'aimez pas la France, vous ? Vous n'aimez pas la France ?

- Ça ne me regarde pas moi, mais ...

- Quoi ?

- S'il y a un micro ici.

- Je vous ai demandé si ça vous gênait.

- Ça me gêne, vous m'avez demandé ?

- Oui, ça vous gêne ?

- C'est c'est c'est bien, c'est bien.

- Ça ne vous gêne pas trop ?

- Que je parle au micro ?

- Oui.

- Que je dise allo, allo. "How do you do ?"

- Et puis ?

... Silence.

- Qu'est-ce que vous avez fait comme études ?

- Le bac, le bachot.

- Oui, et puis ?

... Silence.

- J'ai fait des études sur la thèse en ... la thèse de ... sur les Métèques.

- Sur ?

- J'ai étudié la thèse sur les les Métèques.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

- La thèse sur les Métèques comme "métèqui"... ça existe, ça existe ?...

- Je ne sais pas.

- Vous n'avez pas ... quelqu'un entre ...

- Qu'est-ce que c'est ça ?

- C'est une ville en face du Caire, près du Caire.

- Oui, et quand vous êtes venu en France, où est-ce que vous habitiez ?

- Quand j'habitais en France ?

- Quand vous êtes venu en France.

- J'habitais à Zamalk, à Zamalk, à "Try", à Siout... Assiout (énumération rapide), à Assouan.

- Et puis encore ?

- Et puis en ... vous voulez une cigarette ???

- Continuez ce que vous disiez.

... Silence, puis : "Vous étiez en ..."

- En ?

- J'ai à parler au micro ?

- Ça vous ennuie ?

- Ça m'ennuie.

- Pourquoi ? Pourquoi cela vous ennuie-t-il ?

- De parler au micro ? C'est bien comme ça ?

- C'est pas mal. - Silence. "Qu'est-ce que vous écoutez là ?

- J'écoute la radio, la radio... C'est vous que j'ai voulu fumer, c'est vous que j'ai voulu fumer ?

- Quoi ?

- Vous fumez une gauloise ?... une gauloise ... oui... une cigarette.

Qu'est-ce que (Bredouillement) ça peut me faire à moi.

- Quoi ?

- Oui, c'est très agréable.

- C'était très agréable, c'était bien, mais... je peux rentrer chez moi ?

- Où est-ce chez vous ?

- En Egypte, en France, en, en Egypte, en Grèce, street ... en rue... la rue...

- Rue ?

- La rue comment elle s'appelle ? La rue, la rue, Londres.

- Oui.

- Londres (Plus fort :) Londres. Ici,c'est chez ... j'ai à me mettre à genoux.

- Chez ?

- Ici c'est chez qui ?

- Chez qui est-ce ?

- C'est chez Thérèse.

- Qui c'est Thérèse ?

- Thérèse Freud.

- Freud ? qui c'était ?

- Freud, c'était le le ... je n'arrive plus à articuler.

- Hein ?

- Je n'arrive plus à articuler.

- Si...

- J'arrive ?

- Alors, Sigmund Freud c'était qui ?

- C'était le professeur, le professeur de, de... de servir du lait.

- Oui ? Alors ?

- Alors c'est lui, il est arrivé (Puis bredouillage).

- J'ai dit "alors ?"

- Qui c'était Mademoiselle T ?

- C'était... c'était... c'était Suzanne ... Cézanne, le peintre, Cézanne.

- Vous voulez une gauloise ?

- Merci... Cézanne ?
Cézanne, oui, le peintre Cézanne, le peintre Cézanne.

- Vous avez dit d'abord Suzanne.

- J'aime Suzanne.

- Suzanne, oui.

... Silence.

- Vous savez où nous sommes ici ?

- En France, à Paris.

- Oui, bien sûr, mais où ? Où encore, ici, là, qu'est-ce que c'est ?

- C'est un grand... un grand... un grand aérodrome... comme Orly, le Bourget.

- Et puis ?... C'est un aérodrome ici ?

- C'est un aérodrome !

- Qu'en pensez-vous, vous croyez ?

... Silence.

- Hein ?

- Où est-ce que nous sommes ici ?

- En Egypte. C'est grand, il y a les Pyramides, il y a le soleil. Moi, une fois, je me suis chauffé au soleil... une fois je me suis chauffé au soleil.

- Oui, pour les intestins. Pour le ...

- Parce que je suis chef ?

- Oui, vous êtes chef, et maintenant vous gouvernez la France et l'Angleterre aussi alors, comme cadeau, je peux être délié ?

- Délié de quoi ?

- De la pression des infirmiers... de Sainte-Anne.

- De la pression de ?

- De la pression de tous les infirmiers de Sainte-Anne.

- Oui...

- Je peux ?

- Qu'est-ce qu'ils vous ont fait les infirmiers de Sainte-Anne ?

- Ils m'ont torturé... et... j'ai des marques sur la joue maintenant.

- Oui, sur la joue ?...

- Sur la joue... Je peux sortir de cette chambre ?

- Pourquoi ?

- De cette chambre-là et aller dans un lit, à l'instant.

- Vous voulez aller dans un lit ?

- Dans un lit, oui.

- Vous êtes fatigué ?

- Je suis fatigué.

- Bon !

- Je peux ?

- Le Professeur de ?

- Le professeur de mathématiques. C'était pas un professeur de mathématiques ?

- Non ! C'était un professeur de quoi ?

- Vous voulez une cigarette ?

- Pourquoi voulez-vous me donner une cigarette ?

- ... le Chef de l'Etat, mais alors le Chef de l'Etat, il fume, lui... comme cadeau, comme alliance, la cravate avec un anneau.

... Long bredouillage que je ne comprends pas.

- Alliance ? Qui ?

- Jojo !

- Qui c'est Jojo ?

- C'est moi...

- Je suis chef et ?

- Chef, vous êtes chef.

- Chef de quoi ?

- Vous avez besoin d'un petit cochon ? Au lait ?

- D'un petit cochon ?

- Au lait !

- Au lait ? Vous voulez un esquimau ...

- Un Gelatti.

- Un Gelatti ?

- Gelatti, oui.

- Pourquoi ?

- Pour le, pour le, pour le, pour la peau.

- Pour la peau ?

TROISIEME ENTRETIEN

- Bon.

- Je peux fumer ?

- Vous pouvez fumer.

- Et vous, vous ne voulez pas ?

- Vous voulez que je fume ?

- Oui, je vous ai offert une gauloise.

- Merci.

... Silence.

- Alors ? Je vous écoute, M. P...

- C'est ce jour où j'ai pris un bain.

- Ce jour où vous avez pris un bain ?

- Oui l'occasion... l'occasion j'ai pris un bain.

- Oui ?...

- J'ai pris un bain bouillant.

- Oui ?

- Et j'ai fait pipi.

- Oui... quel jour sommes-nous ?

- Le, le 10 Janvier.

- Le ?

- Le 10 Janvier.

- De quelle année ?

- 1940.

- Nous sommes le 10 Janvier 1940 ?

- Oui.

- Vous voulez du lait, vous ?

- Pourquoi du lait ?

- Du lait, oui... du lait... de chèvre.

- Vous parliez du lit tout à l'heure, vous vouliez aller dans votre lit.

- Dans mon lit, oui, dans mon lit.

- Puis ensuite vous me dites si je veux du lait...

- Un esquimau... un Gelatti.

- Pour ?

- Pour le, pour les reins, oui.

- Pour les reins ?

- Pour les reins ! les reins.

- Bien.

- Je peux rentrer chez moi ?

- Vous me dites au revoir ? Au revoir Monsieur P...

- C'est près de, près de, près de, en face de la route...

- En face de ?

- En face de la route.

- Oui... laquelle ?

- La Nationale N° 1, la Ligne Maginot, elle est, elle est... gardée par des soldats français toujours ?... Vous avez oublié de me ...

- Qu'est-ce que j'ai oublié ?

- De me faire... c'est pas aujourd'hui.

- De ... ?

- De me faire l'électrochoc... A moi jamais ?

- Vous en avez eu des électrochocs ?

- Oui, on m'en a fait.

- Quand ?

... Silence.

- C'est la Ligne Maginot...

- Hein ?

- Oui, la France, elle est défendue par la ligne Maginot, quand l'Allemagne veut l'envahir toujours.

- Oui...

- C'est bien, mais...

- Qu'est-ce qui est bien ?

- J'ai appris... c'est une guerre de position.

- Quoi ?

- C'est une guerre de position.

- C'est une guerre de position ?

- 40, oui.

- Vous croyez ?

- Je crois oui.

- Depuis combien de temps vous êtes là ?

- Depuis un moment.

- A quoi pensez-vous là ?

- A tout.

- Quoi ?

- A tout.

- Tout, c'est-à-dire ?

- C'est "Laure" il est arrivé ?

- Hein ?

- C'est "Laure" il est arrivé ?

- Laure il est arrivé ?

- C'est pas un beau pays la France ?

- Qu'en pensez-vous ?

- Si, j'ai habité à Paris, avant.

- Vous avez habité à Paris ?

- Oui, j'ai habité à Paris, j'ai pris du largactil blanc.

- A quel endroit à Paris ?

- Près de la villa de St-Giovanni.

- Près de ?

- Près de St-Giovanni.

- Où est-ce ?

- Vous êtes à Paris ?

- ...

- Et vous habitez là ?

- Où là ?

- A Paris ?... Paris, c'est la capitale de la France, j'ai appris, c'est bien, comme là ... il y a les guerres de position.

- Oui.

- Et il y a la Ligne Maginot avec des, avec des, comment ... des mortiers ... oui, des mortiers, oui ... qui protègent contre les invasions des "tanks" coréens.

  Des t... coréens ; le type qui est mort... je vous ai protégé contre la Corée, contre la Corée du Nord et contre la Corée du Sud, et je vous ai prêté, mon, mon, mon, mon, my mortier.

- Votre mortier ?

- Oui un mortier ... comme là, oui. Il y a oui.

- Il y a quoi ?

- C'est quand on fume tout ça ?

- Quoi ?

- Quand on fume ?

- Eh bien ?

- ... Alors, oui, par vous je peux, oui.

- Qu'est-ce qui se passe quand on fume ?

- On devient un cancer, ça fait du mal aux poumons. Et vous êtes, vous êtes en tailleur et tout...

- Je suis ?

- En tailleur.

- Oui... quand la France elle est envahie par l'Allemagne. Ici c'est Villacoublay.

- Eh bien ?

- ... La France lorsqu'elle est envahie par l'Allemagne, il y a la Ligne Maginot qui se crée, la Ligne Maginot elle se crée.

- La ?

- La Ligne Maginot elle se crée.

- Elle se crée ?

- Oui, toujours, oui...

- A qui dites-vous oui ?

- A ... au chef de l'Etat.

- Oui.

... Silence.

- C'est bien.

- C'est bien ?

- C'est bien, oui.

- Qu'est-ce qui est bien ?

- Je peux dire cette chose-là, je peux défendre ma position.

- Vous pouvez défendre votre position ?

- A vous, votre position à vous.

- Ma position à moi ?

- Vous habitez en France, vous ?

- Hein ?

- Vous habitez en France ?

- Oui.

- Oui ...

- Monsieur Dupras ... Monsieur Dupras ...

- Qui est Monsieur Dupras ?

- C'est le Surveillant général.

- Le Surveillant général ?

- Oui, de toute la, de toute la, de toute la ... comment ça s'appelle ça ... de toute la chambre.

- De toute la ?

- De la chambrée.

- De la chambrée ?

- Oui.

- Où est-il ?

- Il est à Paris.

- Monsieur qui ?

- Monsieur Bergson, oui (ou Personne).

- Qui c'est ça ?

- C'est moi, c'est moi Bergson.

- C'est vous ?

- Oui, je paye des cigarettes, et aucun ne veut soutenir ma vertèbre, quand je suis tombé du balcon.

- Vous êtes tombé du balcon ?

- Oui, je jouais à la marelle sur le toit.

- Vous jouiez à ...

- A marelle, à marelle.

- Quand ? Vous jouiez à marelle sur le toit ...

- Sur le toit de ma maison... en France... et la Grèce, la Grèce c'est un grand pays, le pays de la

- En tailleur ?

- Oui, c'est bien, j'ai appris, c'est bien (Bredouillage).
Puis : Je peux vous donner du largactil...

- Vous pouvez ?

- Je peux vous "prescrire" du largactil pour le, pour le bassin, pour la hanche...

- Oui... Qu'est-ce qu'il y a à la hanche ?

- A la hanche, il y a un os, le péroné ?

- Oui... le tibia... oui... Vous êtes pasteur, vous ?

- Qu'en pensez-vous ?

- C'est pas aujourd'hui ? J'ai à défendre... J'ai à défendre.

- Vous avez à défendre...

- A défendre contre les tanks coréens.

- Contre quoi la Corée ...

- La Corée, c'est la Corée du Nord et la Corée du Sud, en Mandchourie, près du Lac Kandchakal...
Vous voulez une cigarette ? Non...

- Quand je n'ai pas de cigarette, qu'est-ce que ça fait ?

- .....

- Si ma grand'mère, si Mannone ... est rentrée chez elle, je peux aller ?

- Oui ?

- Ma grand'mère...

- Votre grand'mère.

- Ma grand'mère, oui... Monsieur Dupras ...

- Vous avez perdu ?

- J'ai j'ai des patins ... des patins comme on fait du ski, du tennis, du footing ... Vous pouvez me dénoyer de cette piscine ...

- Vous pouvez ?

- Vous pouvez que ... que que je me noie pas. Je me suis noyé une fois comme ça, oui.

- Où vous étiez-vous noyé ?

- Dans une piscine sulfureuse.

- Dans une piscine ?

- Sulfureuse, oui.

- Sulfureuse...

- Sulfurique ...

- Sulfurique ?

- Angleterre... j'ai laissé ma toile... ma toile, ma toile, comme la statue de ... vous êtes le sphinx, vous ?

- Qu'en pensez-vous, ça vous rappelle quoi ?

- Ça me rappelle les émissions de la radio, pas de la radio ... de ... alors je ne reviendrai plus.

- Ici ?

- C'est pas bon la viande que j'ai mangée, je me suis dépêché (oui : c'est des péchés).

- C'est des péchés ?

- C'est des péchés, là je souffrais.

... Silence.

- Puis : C'était bien, oui. Vous voulez mon passeport ?

- Pourquoi ?

Grèce. Vous êtes sujet grec, vous ? d'un aspro, oui d'un aspro.

- D'un aspro ?

- D'un aspro, oui d'une aspirine.

- Oui ...

- Vous allez être réformé, vous ?

- Pourquoi ?

- Je me suis noyé dans une piscine, moi, et on m'a ramené chez moi.

- Oui ?

- Je me suis noyé dans une piscine en face de chez ... et j'ai nagé et j'ai fait un crawl ... c'est trop profond... il n'y a pas la sortie... Oui comme ça...

- Comment comme ça ?

- Comme dans un appartement.

- Quoi comme dans un appartement ?

- Vous habitez en usine, vous, vous êtes gérant, vous ?

- Gérant ?

- Gérant, oui, Monsieur, Monsieur, Monsieur, comment ça s'appelle ça ? ... l'intendant.

- L'intendant ...

- L'intendant, oui. L'intendance, oui ... La tendance.

- La tendance ?

- Alors c'est bien oui, c'est bien ... vous voulez mon passeport.

- Pourquoi ?

- Où j'ai perdu la "roue".

- Je ne suis pas ... les Grecs existent ...

- Vous n'êtes pas un ...

- Les Grecs existent ... ils n'existent pas alors ?

- Avec le sein, on boit du lait ?

- Le ?

- Le sein qu'on boit du lait ... toujours ? Ça existe ?

- Quoi ?

- Le lait, oui, vous avez, non, votre (nourrice ?) elle vous donne le sein ? La porte n'est jamais ouverte, je suis attaché derrière la porte.

- Vous êtes ?

- Je suis attaché derrière la porte, oui la porte, la porte, elle s'ouvre.

... Silence.

- A quoi pensez-vous ?

- Aujourd'hui, je vais me battre, avec la douane.

- Avec la ?

- Avec la douane.

- Qu'est-ce que c'est ça ?

- ..... (Bredouillage)

- A la douane, où est-ce ?

- Le ? de ping-pong ... du "rafao" (?)

- Le (même mot) à la douane ?

- Re-bredouillage.

- Je n'ai pas entendu ce que vous m'avez dit.

- ..... où j'ai été scout.

- Vous êtes "shaving", vous ?

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- "Shaving" ... Je me suis croqué le doigt.

- Vous êtes ...

- Je me suis croqué le doigt.

- Croqué le doigt ?

- Croqué le doigt et j'avais un jeu de boules, des, des, comment ça s'appelle des soldats de bois, oui ... Et un jeu de quilles.

- Et un jeu de ?

- Un jeu de quilles.

- Alors c'est fini, je rentre chez moi.

- Qu'est-ce qui est fini ?

- Je n'ai plus à courir le guillemette.

- Vous n'avez plus à ...

- Je n'ai plus à courir le Guillemette.

- Et vous vous rasez tous les jours, vous, là-bas ?.. Vous vous rasez tous les jours les cheveux.

- Les cheveux ?

- Les cheveux, oui.

- Pourquoi je me raserais les cheveux ?

- Et pourquoi vous ne gardez pas vos cheveux, vous ? Avec des cheveux on n'est pas bien ?

- On est bien ?

- On est bien, oui.

- Excuse-me !

- Pourquoi ?

- Pourquoi excuse-me ?

- Vous voulez absolument me donner du largactil ?...

- C'est moi qui ai inventé la science de la psychanalyse.

- C'est vous qui avez inventé la science de la psychanalyse ?

- Oui, le type... Oui, c'est moi qui ai inventé la science de la psychanalyse, une fois oui, au local.

- Oui ?

- Et maintenant, je suis camisolé ... si on pouvait me mettre du beurre dans les poignets ...

- Si on pouvait ...?

- Si on pouvait me mettre à l'instant du beurre dans les poignets.

- Du beurre dans les ?

- Dans les poignets, dans les poignets ... vous pouvez ? Pas du sang ... pas du sang ... ... vous voulez du sang ... Le radeau, c'est le radeau de la Méduse. (On frappe) : Entrez !

  Vous pouvez entrer, Monsieur ...

- Vous connaissez ce Monsieur ?

- Bredouillage ... de la psychanalyse ... (Bredouillage). Puis : Vous aimez les lions, ils vous aiment, vous.

- Les ?

- Les Lions ... c'est que c'est trop tard ... où j'ai pris un bain, moi, un bain chaud, combien : une guinée ?

- Comment il s'appelle, ce Monsieur .

- Ce Monsieur, l'infirmier généraux (les "Fermiers généraux").

- Vous connaissez fort bien son nom, Monsieur P...

- Vous avez été scout ?

- Je peux emprunter cette peinture ?

- Quelle peinture ?

- La peinture de la ... pas du cirage. Il a, il a, vous avez un stéthoscope, vous ? Vous voulez une cigarette ? Vous n'aimez pas le tabac ?

- Merci.

- Aujourd'hui, j'ai oublié de me dévouer.

- Vous avez oublié de ...

- De me dévouer.

- Ah !?

- D é v o u e r ? Oui, dévouer.

- A quoi ?

- Oui... c'est comme ça, il n'y a rien à faire pour moi ?

- Il n'y a rien à faire ?

- Oui, moi, moi, je ne suis pas un chat ... vous avez un chat, vous ? ... Vous êtes Tarzan ?

- Tarzan ?

- Tarzan, oui. C'est que le chat "Chita", oui... (Bredouillage).

- Le chat ?

- Le chat "Chita" oui...

- Oui ?

- Je peux fumer une gauloise ?

- Oui.

- C'était bon oui. Moi je peux vous donner du largactil ?

- De Corinthe.

  ... Vous pouvez me prêter le roman sur la Chartreuse de Parme ?

- Qui est-ce qui l'a fait ?

- Qui a écrit le roman sur la Chartreuse de Parme ?

- C'est interdit de lire ce livre?

- Ce n'est absolument pas interdit.

- J'ai lu ce livre.

- Monsieur P.., qui a écrit la Chartreuse de Parme ?

- Vous !

- Mais non !

- Jamais ?

- Moi !

- Vous ?

- Comment s'appelle-t-il l'écrivain ? Vous le savez ?

- Si j'avais une bicyclette ...

- C'est Stendhal ?

- Stendhal, oui, je connais Stendhal.

- Qu'est-ce qu'il a fait ?

- Il a écrit Le Rouge et le Noir.

- ...

- ... alors la guillotine fonctionne ... c'est la punition ?

- Hein ?

- La punition ?

- C'est la punition, oui.

- Comment ?

- Comment s'appelle-t-il, ce Monsieur ?

- C'est le chef.

- Oui, le chef, quel est son nom ?

- Vous voulez une gauloise ?

- Hein, Monsieur P... ?

- ... je me suis croqué devant lui, alors ...

- Vous me l'avez déjà dit, ça.

- Je me suis croqué le doigt.

- Monsieur P..., comment s'appelle-t-il ?

- C'est l'infirmier-chef du Lougoumier ...

- Vous savez que c'est l'infirmier-chef ?

- C'est un infirmier-chef.

- Oui, vous connaissez son nom ?

- Oui, c'est Monséigneur.

- Quel est son nom ?

- Euh... Charles.

- Vous savez son nom ...

- Vous vous appelez Charles ?
  Vous avez besoin d'une robe ?

- D'une ?

- D'une robe ...

- Pourquoi aurait-il besoin d'une robe ?

- Pour l'hiver, pour l'hiver, pour manger des raisins de Corinthe.

- De ?

- Stendhal, la poésie baudelairienne.

- Oui ?

- C'est ses films ... comme ce type-là.

- Je ne comprends pas !

- Alors vous avez besoin de largactil ? Oui.

- .....

- ... il avait fait un trou dans le lit (ou dans le mur) ... il agitait ... Josué ...

- Josué ?

- Josué ... c'est une vieille histoire ... j'ai guéri ... j'ai reçu un coup sur ... Josué oui ...

Josué, vous m'avez déjà dit ça ... j'ai guéri, oui.

- Vous avez guéri ... de quoi ?

- de de mal...adresse !

- De maladresse ?

- De maladresse, oui.

- ...

- Vous voulez un lait caillé ? dans un ...

- Dans un quoi ?

- Vous avez besoin d'un lait caillé, vous. Je peux, oui, je peux vous donner un lait caillé, alors ...

- Alors ?

- Alors, jamais, j'ai pas fait ça.

- Vous n'avez pas fait ?

- J'ai j'ai pas ... je suis toujours à la "coupole" ... "à la coupole", oui ça provient du mal de ma grand'mère.

- De quoi ?

- Jésus-Christ lorsqu'il a été électrocuté, qu'est-ce qui se passe, il y a des, des, des gens qui deviennent fous ... Oui, ça va plus ...

- A qui répondez-vous là ?

- A Mamena.

- Elle ne vous parle pas !

- Elle est morte ?

- Je suis comme ...

- Vous êtes ?

- Comme Monsieur Guerbal ...

- Qui est-ce ?

- Monsieur Guerbal, c'est le village ... par l'infirmier Filidori, l'infirmier blanc du ...

- Oui ...

- Alors j'ai eu, j'ai eu, c'est fini ... c'est pas un grand pays ?

- Quoi ?

- La France ?
Pourquoi vous n'occupez pas la France, vous ? avec un blindé.

- Vous m'avez parlé de la Ligne Magino, tout à l'heure.

- ... les Peaux-Rouges ... autrefois ... oui, à Québec.

- Québec ?

- A Québec, oui.
Il y a le, le le (Bredouillage) ... Stendhal ... le Livre bleu.

- Stendhal ?

- Il y a dedans du largactil ?

- Il y aurait dans vos dents du largactil ?

- Il n'y a pas, n'y a pas du largactil.

- Bien !

- ... J'ai pas fumé aujourd'hui, j'ai pas fumé, moi j'ai fumé du hachisch jamais, je ne suis pas ...

- Vous n'êtes pas ?

- J'ai pas fumé du hachisch.

- Oui ?

- Vous voulez aller à la plage, vous ?

- Et vous ?

- Moi aussi, je rentre chez moi, oui à Sakaki.

- Au revoir, Monsieur P...

- Ça c'était, c'était, vous prenez tout, vous ?

- Oui ?

- Vous prenez tout ? pour qu'on analyse le verbe, le verbe ... Oh bien, non, ça c'est moi, c'est moi...

- Je n'ai pas compris ce que vous avez dit. Analyser comme le verbe ?

- Comme le verbe aimer, oui... Un verre de bière de mon cerveau.

- Un verre de bière de votre cerveau ?

Oui, l'esprit est sorti de votre cerveau ?

- Oui, l'esprit il est sorti de mon cerveau.

- Où est-il ?

- L'esprit, il est ... il est en Alsace.

- Quoi ?

- Du ?

- Du mal, oui du mal ... de ma grand'mère, oui, du lait, vous voulez du lait, elle ... elle m'a appris à recevoir, je me suis laissé faire.

- Oui.

... Silence.

- Alors, ... le mot de la fin ?

- Et maintenant, je rentre chez moi ...

- Où c'est chez vous ?

- Ben c'est à "Sakhaline".

- Où ?

- A Sakakli.

- Où est-ce que c'est ça ?

- C'est, c'est, une fois, une fois j'ai joué à marelle, oui, au-dessus de mon toit et j'ai ...

- Et vous avez ?

- J'ai j'ai joué à marelle avec une pierre.

- Avec quoi ?

- Avec une pierre ... et j'ai joué à marelle ... c'est pas bien ?

Vous les (?) vous, les gens ? Vous avez un fouet, vous ? ... Jamais ?

- Non. Un fouet ?

- Un fouet, oui.

- Pour quoi faire ?

- ... mes dents ...

- Pourquoi vos ?

- Mes dents.

QUATRIEME ENTRETIEN

- Est-ce que vous connaissez mon nom ?

- Jojo.

- Non, MON nom. Est-ce que vous savez ce que je fais ici ?

- Vous opérez les gens du cerveau.

- Vous croyez ?

- Vous croyez, oui.

- Et vous, qu'est-ce que vous faites ici ?

- Je dormais.

- Là, vous dormiez.

- Oui, je dormais.

- Pourquoi êtes-vous ici ?

- Pour guérir.

- De quoi ?

- De la folie mentale.

- De folie mentale ?

- Oui, de folie mentale.

- Quelle est votre folie mentale ?

- De dormir.

- Oui ? De dormir ?

- De dormir, oui.

- C'est ça votre folie.

- C'est ma folie, oui.

- En Alsace, oui en Alsace, ce qui m'a entendu le ballon des Vosges.

- Vous avez entendu ?

- J'ai entendu dire "le ballon des Vosges" ... c'est une plaisanterie ça ?

- Le ballon des Vosges ?... c'est une montagne.

- C'est une montagne ? (Bredouillage).

o

o o

- C'était un génie intellectuel ...

- Qui était un génie intellectuel ... le Docteur C..? Comme Arthur Rimbaud, je ne crois pas.

- Vous connaissez Arthur Rimbaud, vous vous souvenez de lui ?

- Récitez-moi un poème d'Arthur Rimbaud.

- En français ?

- Oui. Lequel connaissez-vous ?

- Je connais le théorème de Pythagore.

- Aussi ?

- Il se calcule par la bissextile.

- Et quel autre théorème connaissez-vous ?

- ... Un poème de Rimbaud ? Vous parliez de Rimbaud. Je ne sais pas parler, j'avais des odes.

- Des ?

- Des odes ...

- Parlez du poème du Crève-Coeur... Rimbaud a écrit un poème qui s'appelle Crève-Coeur ?

- Moi, oui, je suis sûr de mon fait.

- Vous êtes sûr de votre fait, vous avez écrit un poème ?

- J'ai écrit un poème, oui.

- Eh bien, essayez de me le réciter.

- Je me suis pris pour ? (Je n'ai pas compris).

- Vous vous êtes pris pour ?

- Oui.

... Très long silence.

- Racontez-moi un petit peu.

... Silence.

- Votre folie mentale, qu'est-ce que c'est ?

- De rentrer chez moi.

- Vous dites n'importe quoi.

- ...

- Où est-ce chez vous ?

- En Egypte.

- Oui, je sais, c'est à Port-Saïd.

- C'est à Port-Saïd, oui.

- Qu'est-ce que c'est qu'être fou ?

- Réponse en grec (?)

- Je comprends le français.

- Vous comprenez le français ?

- Oui.

- Vous parlez en grec ?

- Je parle jamais en grec.

- Jamais en grec ?

- Non et vous ?

- En espagnol...

- Vous parlez en espagnol ? Eh bien, parlez en espagnol, si ça vous amuse.

Suivent quelques mots.

- Ça ce n'est pas de l'espagnol.

... Silence.

- Vous savez qui c'était le Docteur C... ?

- Et maintenant à quoi vous pensez ?

- A mon oncle.

- A votre oncle ?

- Oui, à mon oncle.

- Qui est-ce votre oncle ?

- C'est

- C'est ? Je n'ai pas bien compris.

- C'est Papa.

- Vous aviez des amis en France ?

- Oui, des amis.

- Vous pouvez me citer leurs noms ? Me raconter leurs noms ?

... Silence.

- Moi, on m'a fait ...

- On vous a fait des électrochocs ?

- C'est ça, oui.

- Vous croyez ?

- Je crois, oui.

- Qui vous a fait des électrochocs ?

- Pipo.

- Qui ?

- Pipo.

- Qui est-ce Pipo ?

- C'est Molière.

- C'est Molière !! Pipo, c'est Molière ?

- ... c'est un magnétophone.

- A quoi pensez-vous ?
- A Manona.

- Comment ça s'écrit, Manona ?
- Ça ne s'écrit pas, c'est péché (?).

- Vous pouvez me l'écrire sur le papier ?
- Ecrivez ce que vous voulez...
- Comme ça ?

- Vous pouvez écrire ...
- C'est sur papier carbone ?

- De quel papier carbone ?
- Vous voulez un stylo ?

- Ecrivez Manona ?
- Voilà... (et soupire).

- Ecrivez encore.
- En grec ?
- Et qu'est-ce que c'est ?
- C'est non.
- Non ?

- Comment s'appelait-elle, votre maman ?
- Esther.

- Esther... et puis ? Son nom ?
- Elle s'appelait, elle s'appelait, elle s'appelait.

- Elle s'appelait ?
- Jojo.

- Jojo ?
- Jojo, oui.

- Avec Manone.

- Comment s'appelle-t-elle ?

- C'est péché ...

- C'est péché, pourquoi ?

Silence, puis : - Vous voulez une cigarette ?

- Je ne fume pas, Monsieur P...

- Vous n'avez pas de cigarettes ?

- Est-ce que vous vous souvenez la première fois que vous êtes allé à Sainte-Anne ?

- Je me souviens, oui.

- Essayez de me raconter ce qui s'est passé, qu'est-ce qui s'est passé ce jour-là ?

- Je dormais.

- Oui, et puis ...

... Silence.

- Vous n'avez pas envie de me parler ?... aujourd'hui ?

- Aujourd'hui... Vous êtes le Consul d'Amérique, vous ?

- Je suis ?

- Vous êtes le Consul d'Amérique ?

- Le Consul d'Amérique.

- Le consul, le consul américain, oui.

- Vous parlez bien l'anglais, vous ?

- I speak english, yes.

- Vous parlerez encore ...

- L'anglais ... c'est pas un beau pays, la Grèce ?...

- Un magnétophone ?

- Oui.

- Vous avez peur que je vous fasse un électrochoc ?

- Oui.

- Ça fait quoi quand on fait un électrochoc ?

- On se remue.

- Oui, et qu'est-ce qui se passe après ?

- ... Vous buvez de l'eau à table ? de l'eau... vous en buvez toujours. Combien de litres par jour ?... douze litres ? Moi, jamais.

- Qu'est-ce que vous buvez alors ?

- Toujours des coups.

- Toujours des ...

- Des coups, oui.

... Long silence.

- A quoi pensez-vous ?

- A Manona.

- Vous vouliez dire quelque chose d'abord ?

- Je ne voulais rien ...
Si, il y a biscuit, des ?

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

- Des biscuits.

- C'est quoi ?

- C'est bon, c'est bon pour la santé, la vôtre.

- Et puis ? ... dites-moi ce qui vous passe par la tête ?

- Je vais rentrer chez moi en Grèce avec Manona.

- Vous parliez de la Grèce, là ?

- De la Grèce, oui.

- De la résine de pin ?

- De la résine de pin, oui.

- Et des canards ?

- Y a des canards ?

- C'est vous qui me l'avez dit !

- Des canards ? C'est à Fayoum qu'il y a des canards, près du détroit de l'Isthme.

- Détroit de l'Isthme ?

- De l'Isthme, oui.

- De l'Isthme de quoi ?

- De l'Isthme du canal de Panama.

- Ça nous éloigne de la Grèce !

- ... Silence.

- Vous connaissez les malades qui sont avec vous dans le dortoir ?

- Oui, le bey.

- Qui ?

- Un bey.

- Qui c'est ?

- ... Le cerveau, je suis toujours vivant, ça fait mal ...

- Vous êtes toujours vivant ?

Et puis, qu'est-ce que vous avez dit après ? Mon cerveau ...

- Ma cervelle, oui.

- C'est un beau pays, la Grèce ?

- C'est un beau pays, forestier, peuplé d'oiseaux.

- Oui ... c'est un beau pays peuplé d'oiseaux ?

- Oui, de canards.

- De canards ?

- De canards, oui.

- Qu'est-ce qu'il y a d'autre, ... en Grèce ?

- Il y a de la "retsina" ...

- Qu'est-ce que c'est ?

- De la résine de pin.

- Et quel est le mot que vous avez utilisé ?

- Le "caroca".

- Vous avez dit "la retsina" ?

- C'est un litre de vin toujours ?

- Toujours quoi ?

- Un litre de vin ... c'est une boisson qu'on boit... C'est pas péché de la boire, oui.

- Oui ? Et la retsina ?

- La retsina ... Vous éclatez de rire, vous ?

- Oui...

- Ça vous arrive ?

- Oui, et vous ?

- Moi, tout le temps ...

- Vous riez tout le temps, vous ?

- Oui (et il se met à rire).

RAPPEL DE LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE SUR LA SCHIZOPHRENIE

Dans ce chapitre, nous ferons un rappel de la théorie freudienne concernant la psychose et, plus particulièrement, la schizophrénie. Nous évoquerons les apports de Karl ABRAHAM, et nous insisterons plus longuement sur les apports théoriques de Jacques LACAN et de Serge LECLAIRE.

Dans le texte de FREUD, "Pour introduire le Narciccisme", publié en 1914, traduit par Jean LAPLANCHE, nous pouvons lire :

"Nous eûmes un motif impérieux de nous intéresser à l'idée d'un narcissisme primaire normal, lorsqu'on entreprit de soumettre la conception de la démence précoce (KRAEPELIN) ou schizophrénie (BLEULER) à l'hypothèse de la théorie de libido. Les malades que j'ai proposé de désigner du nom de paraphrènes présentent deux traits de caractères fondamentaux : le délire des grandeurs et le fait qu'ils détournent leur intérêt du monde extérieur (personnes et choses). Par suite de cette dernière transformation, ils se soustraient à l'influence de la psychanalyse et deviennent inaccessibles à nos efforts pour les guérir. Mais le fait que le paraphrène se détourne du monde extérieur doit être caractérisé avec plus de précision. L'hystérique ou l'obsessionnel a, lui aussi, abandonné dans les limites de sa maladie sa relation à la réalité. Mais l'analyse montre qu'il n'a nullement supprimé sa relation érotique aux personnes et aux choses. Il la maintient encore dans le phantasme,

- Qu'est-ce qu'elle a, votre cervelle ?
- Elle peut raisonner.
- Elle peut raisonner. Oui, elle fonctionne, bien sûr.
- J'ai raisonné.
- Vous avez raisonné... et qu'est-ce qu'il en ressort de vos raisonnements ?
- Vous avez pris ma main ?
- Comment ?
- Vous avez pris ma main ?
- Non, ma main ... c'est péché.
- C'est ?
- C'est péché de ?
- C'est péché d'électrocuter un chat.
- C'est pas commun.
- C'est toujours péché, c'est toujours péché, oui.
- Oui, bien.

frustration, ne demeure pas attachée à des objets dans le phantasme, mais se retire sur le Moi ; le délire des grandeurs répond alors au processus psychique de maîtrise de cette masse de libido, donc à l'introversion sur les formations phantasmatiques qui se produit dans les névroses de transfert... Fréquemment, sinon le plus souvent, la libido dans la paraphrénie ne se détache que partiellement des objets, ce qui nous permet de distinguer dans le tableau de cette affection trois groupes de manifestations :

1°- Celles qui répondent à une conservation de l'état normal ou de la névrose (manifestations résiduelles).

2°- Celles du processus pathologique (c'est-à-dire le détachement de la libido des objets, et ce qui s'ensuit : le délire des grandeurs, l'hypochondrie, la perturbation des affects, toutes les régressions.

3°- Celles qui répondent à la restitution, qui fixe de nouveau la libido aux objets, soit à la manière d'une hystérie (démence précoce, paraphrénie au sens propre), soit à la manière d'une névrose obsessionnelle (paranoïa). Le nouvel investissement de libido se produit à partir d'un autre niveau et sous d'autres conditions que l'investissement primaire ...".

Au terme de son étude, FREUD introduit la notion d'Idéal du Moi :

"Le développement du moi consiste à s'éloigner du narcissisme primaire, et engendre une aspiration intense à recouvrer le narcissisme. Cet éloignement se produit par le moyen du déplacement de la libido sur un idéal du moi imposé de l'extérieur, la satisfaction par l'accomplissement de cet idéal... L'idéal du moi a soumis à des conditions sévères la satisfaction libidinale en rapport avec les objets, en faisant refuser par son censeur une partie de cette satisfaction comme inconciliable ... De l'idéal du moi,

c'est-à-dire que, d'une part il a remplacé les objets réels par des objets imaginaires de son souvenir ou bien il a mêlé les uns aux autres ; d'autre part, il a renoncé à entreprendre les actions motrices pour atteindre ses buts concernant ces objets... Il en va autrement pour le paraphrène. Il semble que ce malade ait réellement retiré sa libido des personnes et des choses du monde extérieur, sans leur substituer d'autres objets dans ses phantasmes. Lorsque, ensuite, cette substitution se produit, elle semble être secondaire et faire partie d'une tentative de guérison qui se propose de ramener la libido à l'objet.

"La question se pose alors : Quel est, dans la schizophrénie, le destin de la libido retirée des objets ? Le délire des grandeurs que l'on trouve dans ces états nous indique ici le chemin. Le délire est assurément apparu aux dépens de la libido d'objet. La libido retirée du monde extérieur a été apportée au moi, si bien qu'est apparue une attitude que nous pouvons appeler narcissisme. Mais le délire des grandeurs lui-même n'est pas créé de rien ; comme nous le savons, au contraire, c'est l'agrandissement de la manifestation plus claire d'un état qui avait déjà existé auparavant, le narcissisme qui est apparu en faisant rentrer les investissements d'objet ; nous voilà donc amené à le concevoir comme un état secondaire, construit sur la base d'un narcissisme primaire que de multiples influences ont obscurci.

"Je fais encore une fois remarquer que je ne veux ici ni élucider, ni approfondir le problème de la schizophrénie ; je ne fais que rassembler ce qui a été dit déjà d'autre part, afin de justifier une introduction au narcissisme ...".

Plus loin, dans le même texte, FREUD ajoute :

"Je situe la différence de ces affections (schizophrénies) et des névroses de transfert dans cette circonstance que la libido, devenue libre par

culièrement le sous-chapitre, la reconnaissance de l'inconscient, FREUD s'efforce de préciser le concept d'Inconscient, analysant à cette fin la clinique de la schizophrénie.

Ainsi, il écrit à la page 111, à propos des schizophrènes :

"L'inaptitude de ces patients au transfert - du moins dans les limites du processus morbide -, l'inaccessibilité à la thérapeutique qui en résulte, le refus du monde extérieur qui leur est particulier, l'apparition de signes d'un surinvestissement du moi propre, l'apathie complète où ils aboutissent, tous ces caractères cliniques semblent s'accorder parfaitement avec l'hypothèse d'un abandon des investissements d'objet. Du point de vue des rapports entre les deux systèmes psychiques (Cs et Ics), tous les observateurs ont été frappés de ce que, dans la schizophrénie, bien des choses sont manifestées sous forme consciente, alors que, dans les névroses de transfert, seule la psychanalyse nous permet de prouver leur existence dans l'Ics".

Plus loin, FREUD écrit :

"Chez les schizophrènes, on observe, surtout dans les stades initiaux qui sont si instructifs, nombre d'altérations du langage, dont certaines méritent d'être considérées d'un point de vue déterminé. La manière de s'exprimer est souvent l'objet d'un soin particulier, elle est "recherchée", "maniérée". La construction des phrases subit une désorganisation particulière qui les rend incompréhensibles, de sorte que nous tenons les déclarations du malade pour dénuées de sens. Dans le contenu de ces déclarations, une relation aux organes du corps ou aux interventions corporelles passe souvent au premier plan. A cela, on peut encore ajouter que, dans ces symptômes de la schizophrénie qui ressemblent à des formations de substitut, hystériques ou obsessionnelles, la relation entre substitut et refoulé présente cependant des particularités qui nous surpren-

une voie importante conduit à la compréhension de la psychologie collective. Outre son côté individuel, cet idéal a un côté social ; c'est également l'idéal commun d'une famille, d'une chose, d'une nation. Outre la libido narcissique, il a lié un grand quantum de la libido homosexuelle d'une personne, libido qui, par cette voie, est retournée dans le moi. L'insatisfaction qui résulte du non-accomplissement de cet idéal libère de la libido homosexuelle qui se transforme en conscience de culpabilité (angoisse sociale). La conscience de culpabilité était originellement l'angoisse d'être châtié par les parents, ou plus exactement de perdre leur amour ; aux parents est venue plus tard se substituer la foule indéterminée de nos compagnons. On comprend mieux ainsi pourquoi la paranoïa est souvent causée par une atteinte du moi, par une frustration dans le domaine de l'idéal du moi ; on comprend mieux aussi la conjonction de la formation d'idéal et de la sublimation dans l'idéal du moi, la démolition des sublimations et l'éventuelle transformation des idéaux dans les affections paraphréniques".

Dans les "Cinq Psychanalyses", p. 319, FREUD, analysant les différences entre la paranoïa et la démence précoce, écrit : "L'évolution terminale de la démence précoce est en général moins favorable que celle de la paranoïa ; la victoire ne reste pas, comme dans cette dernière affection, à la reconstruction, mais au refoulement. La régression ne se contente pas d'atteindre au stade du narcissisme (qui se manifeste par le délire des grandeurs), elle va jusqu'à l'abandon complet de l'amour objectal et au retour de l'auto-érotisme infantile. La fixation prédisposante, par suite, se trouve plus loin en arrière que dans la paranoïa, et située quelque part au début de l'évolution primitive qui va de l'auto-érotisme à l'amour de l'objet.

C'est dans la Métapsychologie, ouvrage que FREUD publie en 1915, que nous trouvons l'essentiel de la doctrine freudienne sur la schizophrénie ; en effet, dans l'article l'Inconscient, et plus parti-

Nous allons tenter maintenant de rappeler l'essentiel de leurs travaux, dont nous nous inspirerons pour ébaucher, dans notre prochain chapitre, une analyse du discours de M. P...

Le Psychotique, dit-on, a perdu le contact avec la réalité. Comment définir cette expérience du réel ? Jacques LACAN répond : "L'expérience du réel suppose l'usage simultané de deux fonctions conclatives, la fonction imaginaire et la fonction symbolique".

Appartient à l'imaginaire tout ce qui n'a aucune existence propre, mais également tout ce qui ne saurait se concevoir comme absent ; l'imaginaire échappe au rationnel, à la dialectique ; "Le rêve, comme le dit LECLAIRE, est imaginaire ..., tant qu'il n'est pas interprété".

Le symbolique, c'est, pourrions-nous dire, ce qui donne le sens ; c'est un lien, c'est un signe (+ ou -), un trait d'union, un mot.

Mais les fonctions symboliques et imaginaires n'évoluent pas pour leur propre compte : aucun symbole ne peut se passer de support imaginaire, et inversement. Si nous prenons comme exemple un objet, soit un livre, le caractère de réalité qu'il a nous est donné par l'imaginaire : c'est un parallélépipède rectangle, occupant un volume déterminé, et par son inscription symbolique c'est un livre, un chef-d'oeuvre, un roman, un essai, mais aussi un cadeau, etc...

Cette double inscription de l'objet nous permet d'en expérimenter la réalité et de communiquer la dite expérience.

L'expérience du psychotique semble être la seule qui échappe à cette règle ; nous retrouvons là l'aphorisme freudien : "Ce qui donne à la formation substitutive schizophrénique son étrangeté !... c'est la prédominance du rapport verbal sur le rapport objectal". Ou, comme le dit LECLAIRE : "L'objet qu'on ne peut imaginer, qui n'a que valeur de symbole, qui

draient dans les deux névroses en question...".

FREUD va ensuite prendre comme exemple deux observations de malades de ce type, dont il va analyser des fragments de discours, et conclut que :

1°- Le langage du schizophrène est un langage hypochondriaque, un langage d'organe.

2°- Dans la schizophrénie, les mots sont soumis au même processus qui, à partir des pensées latentes du rêve, produit les images du rêve (processus psychique primaire). Les mots sont condensés et transfèrent sans reste, les uns aux autres, leurs investissements, par déplacement ; le processus peut aller si loin qu'un seul mot apte à cela, du fait de multiples relations, assume la fonction de toute une chaîne de pensées.

A la page 117, FREUD écrit :

"Si nous nous demandons ce qui confère à la formation de substitut et au syndrome chez le schizophrène son caractère surprenant, nous finissons par saisir que c'est la prédominance de la relation de mot sur la relation de chose".

Ainsi, dans la schizophrénie, mot et chose ne se recouvrent pas, différence essentielle avec les névroses de transfert.

La représentation du mot caractérise le système Cs-Pcs, la représentation de chose étant inconsciente. Si l'articulation des représentations de mot et de chose existe dans les névroses de transfert, elle n'existe plus chez les schizophrènes. Ceux-ci traitent les choses concrètes comme si elles étaient abstraites.

FREUD nous indique là une voie de recherche, que ses élèves proches négligeront et qui sera reprise par Jacques LACAN et son Ecole.

joint tout, signifie tout et rien, plane sur un monde sans forme, nous pouvons y reconnaître l'objet-symbole, le néologisme du monde schizophrénique".

Si, dans la névrose, il existe un déséquilibre entre les trois pôles symbolique, imaginaire et réel, dans la psychose l'une de ces fonctions manque, manque symbolique, manque imaginaire, manque radical, qui nous permet de dire que le psychotique a perdu le contact avec la réalité.

Le schizophrène vit dans un monde purement symbolique qui constitue son expérience du réel, dépourvue de tout lien imaginaire, sans forme, sans limite.

Le délirant paranoïaque expérimente la réalité sur un monde imaginaire, logique et purement formel, sans référence symbolique, car seul l'imaginaire assure le lien. Cette expérience du psychotique, c'est son discours qui nous la révèle, c'est ce contre quoi nous nous défendons : c'est là que nous nous perdons.

F. PERRIER nous dit :

"Du côté des mots, il y a, par exemple, un certain maniement schizophrénique du langage. Tout devient pur signifiant comme tel en un matériel verbal qui circule ...

"Le schizophrène se désolidarise du comprendre de l'Autre, en signifiant celui-ci à lui-même comme assujetti au langage. A partir de quoi, le psychiatre perçoit qu'avec le schizophrène, on ne peut plus causer ... Le mot comme pure matière signifiante est bien la leçon de "réalité" que donne l'aliéné à l'habitué du sens commun des termes" ...

Dans la psychose, nous assistons à une altération des relations entre les signes, et surtout à une altération du signe lui-même : le plus souvent, signe fait d'un signifiant sans signifié.

Nous rappelons que, selon F. de SAUSSURE :

1°- Le signe joint le signifiant au signifié.

2°- Le Signifiant, c'est un fragment de sonore.

3°- Le Signifié renvoie à l'idée, au concept.

4°- Le signe n'est que signe de l'absence des autres signes et y renvoie.

Un exemple va nous permettre d'éclaircir ces règles :

Si nous prononçons le Signifiant (So), il ne prendra son sens, c'est-à-dire sa valeur de signe, qu'en fonction du contexte, car ce peut être le sot, qui ne sait pas de quoi il parle, le seau qu'utilise le fermier pour recueillir le lait, le sceau du Roi, le saut de l'athlète. Prononcé seul, il n'a pas de sens, c'est un signifiant pur : tel qu'il apparaît souvent dans le discours du fou. Un tel bouleversement dans le discours du sujet suppose quelque ravage dans sa structure : "Le schizophrène, pourrions-nous dire, reprenant LACAN, c'est l'incarnation, la concrétisation charnelle pour nous de l'instinct de mort, en ce sens qu'il ne s'assimile pas aux tendances destructives, mais naît d'elles. Le schizophrène, c'est le concept de l'être, c'est une sorte de signifiant à l'état pur".

Le ravage, FREUD le repère dans ce qu'il appelle la "werwerfung", traduit par LACAN par "forclusion". La forclusion, nous pourrions la désigner métaphoriquement comme un trou, une béance, jamais susceptible de retrouver sa substance puisqu'elle n'aurait jamais été autre chose que substance de trou. La forclusion intéresse le logique du signifiant : elle est un trou dans le signifiant, en tant qu'elle est Forclusion du "Nom du père". Car, selon LACAN, la fonction symbolique du père est liée à celle de gardien de la loi, et de dépositaire du "trésor signifiant". Il y a Forclusion, pour l'enfant, lorsque sa présence vient éteindre un désir,

lorsqu'elle vient combler, obturer les structures ouvertes du "désir d'autre chose" chez l'Autre ; cet autre, c'est la mère ; pas n'importe quelle mère, une mère qui est la loi. mère qui ignore la loi du Père, qui regrette tout ce qui est de l'ordre de la loi symbolique, qui fait de son enfant un pur signifiant, un schizophrène. En tant qu'il est signifiant de l'Autre, il n'a pas le moindre repère pour se reconnaître, pour se nommer ; il n'en donne aucun.

Nous conclurons ce bref et bien important rappel d'une théorie par ailleurs complexe, avec Serge LECLAIRE :

" Le Signe clinique de la forclusion, c'est une sorte de convergence irrésistible, désordonnée, mais impérieuse, vers un centre qui semble n'être que vide. Contrairement au noeud, d'une névrose dont la convergence symptomatique qu'il ordonne peut être déchiffrée rationnellement après un travail de restitution contraire à celui de la censure, du déplacement ou de la projection, la convergence symptomatique de la forclusion est désordonnée, totale, comme un reflet vide du symbole rejeté, du signifiant laissé pour compte, elle constitue une sorte de structure propre, originale, à l'intérieur de laquelle s'organise un nouveau microcosme de questions spécieuses, voire de névroses kystiques".

TENTATIVE D'ANALYSE DE FRAGMENTS DE DISCOURS DE M. P... AU COURS DES ENTRETIENS

"Le schizophrène se désolidarise du comprendre de l'autre en signifiant celui-ci à lui-même comme assujetti au langage. A partir de quoi le psychiatre perçoit qu'avec le schizophrène on ne peut plus causer".

Cette phrase de F. PERRIER indique bien la position dans laquelle nous a installé M. P..., position bien inconfortable.

Notre tentative a été, tout au long de ces entretiens, de "faire dire" à M. P... quelque chose, quelque chose qui serait de l'ordre de son secret, de le ramener à notre ordre qui est celui du langage, tout comme M. P... d'ailleurs, mais dont il ne subit pas la même loi que nous. Il a été, et reste toujours, le sujet supposé savoir ; nos questions répétées le montrent bien.

Dans ce désordre, dans cette apparente incohérence, nous avons voulu instaurer notre "ordre", nous avons échoué.

Il ne nous a rien appris, au sens où l'on entend connaissance ; ce savoir là, il est ailleurs dans le dossier, dans la mémoire de sa famille, etc.

Il nous a révélé qu'une certaine position par rapport au savoir ne tient plus ; lorsqu'on écoute le schizophrène, même malgré soi, que son discours,

c'est quelque chose comme le discours inconscient, le sien et le nôtre.

A partir de ce que la psychanalyse nous apprend du sujet, et de sa position structurale, nous pouvons tenter de retrouver l'élément forclos, qui a amené Mr. P... à sa situation de schizophrène à Ville-Evrard.

Son histoire, rapportée par lui au début de ce qu'on appelle la "maladie", puis retracée par ses proches et par la correspondance que sa mère a eue avec lui et ses médecins lorsqu'il était hospitalisé à Sainte-Anne, nous autorise à tenter de reconstruire la scène familiale qui a été à l'origine des ravages de la psychose chez Mr. P...

Le père de Mr. P... était éthylique et est décédé dans un accident de voiture ; peu après, sa mère abandonne les enfants, Irène et Georges, pour s'en aller aux Etats-Unis, confiant leur existence à la grand'mère paternelle, semble-t-il, celle que Mr. P... appelle Ma Nonna.

L'existence de Mr. P... jusqu'à son arrivée en France semble s'être déroulée sans problèmes, l'éducation et l'affection données par sa grand'mère et sa soeur Irène, de plusieurs années son aînée, suppléant apparemment efficacement au manque créé par la mort du père et le départ de la mère. A son arrivée en France, il n'est plus un enfant : il est affronté à la sexualité (cf. sa tension avec sa fiancée Suzanne T.), aux études et aux sanctions qu'elles impliquent ; à ce moment-là, quelque chose se dénoue, et c'est l'effondrement dans la psychose, annoncée quelque temps à l'avance par les préoccupations angoissées de Mr. P... combinant Dieu, les Démons, par ses tentatives d'identification imaginaire aux personnages de Dostoïevski, par les longues contemplations de son image dans le miroir, par ses difficultés de plus en plus grandes à supporter l'autre et à communiquer avec lui.

Il semble que l'effondrement dans la psychose ait eu sa manifestation corporelle dans ce que sa fiancée appelait les tremblements, les crispations, les malaises dont il se plaignait de plus en plus souvent avant d'être hospitalisé.

Nous voyons, dans cette vacillation de Mr. P... confronté à cette "réalité" dont nous serions bien en peine de dire ce qu'elle recouvre, mais dont nous pouvons dire qu'elle mettait en jeu, pour Mr. P..., quelque chose de l'ordre du désir de l'autre, sans référence possible à la loi, c'est-à-dire à sa garantie symbolique, le nom du Père.

En effet, Mr. P..., quand nous lui demandons son nom, se désigne comme "Jojo", surnom probablement donné par sa mère, sa soeur ou sa grand'mère ou n'importe qui d'autre, cela n'a pas d'importance; mais il ne se désigne jamais comme Mr. P..., son patronyme, nom du Père, expression de la loi symbolique. Quand nous disons, Mr. P... se désigne comme "Jojo", qui désigne qui ? qui parle, quand Mr. P... répond "Jojo" à ma question : "Comment vous appelez-vous ?" ?

Jojo, c'est le signifiant de l'Autre : c'est la réponse de quelqu'un, qui ne peut se reconnaître parce que la référence symbolique lui fait complètement défaut, le désir de la mère l'ayant vraisemblablement tenu soigneusement à l'écart de la loi du Père. Ce qui s'est déroulé dans l'histoire de Mr. P... dans son enfance nous invite à le penser. Ce que nous avons pu lire de la correspondance de sa mère avec lui nous confirme dans cette impression : sa mère exprimant une très forte culpabilité, lui promettant de tout faire pour l'aider, et au total ne faisant rien, se contentant de déléguer sa fille aînée, Irène, pour aller le voir à l'hôpital, et l'abandonnant très vite à son destin de fou, utile vraisemblablement dans ce qu'il préserve pour les autres membres de la famille. Ce rôle du fou, il n'était voulu qu'en tant qu'il prescrivait un non-dit, qui bien sûr devait faire problème à Mme P...,

et à d'autres ; car nous pensons que dans une famille, le fou c'est l'accident, pas si accidentel que ça d'ailleurs ; c'est celui qui fait les frais du non-dit, du caché, du secret que nous cherchions bien naïvement dans son discours comme nous le disions plus haut. Ce non-dit, il commence à la mère, ou la grand'mère de Mme P... ou de Mr. P..., il apparaît dans la mort de Mr. P... (le père), précédée de son éthylisme, dans l'abandon de ses enfants par Mme P..., il se réalise dans la psychose de Mr. Georges P...

Ce que nous avançons là apparaît dans le discours de Mr. P...

Cela apparaît dans notre impossibilité à repérer à qui nous parlons : nous avions face à nous un vide, parce que Mr. P... n'a pas de repère à nous fournir, pour nous permettre, comme cela se produit avec les autres humains, de communiquer par le langage. Par ailleurs, il ne nous demandait rien ; depuis 10 ans qu'il voit des médecins qui s'acharnent à le soigner et à lui donner des médicaments, à faire des diagnostics, depuis 10 ans qu'il traîne sa vie dans la réclusion asilaire, "sa demande" devient bien difficile à faire surgir, comme celle qu'attend habituellement un médecin : "Docteur, j'ai mal, faites quelque chose pour moi, vous qui savez".

Au cours du premier entretien apparaît son impossibilité à se repérer : il dit qu'il a zéro an, qu'il a 20 ans ; au fond, ça n'a plus d'importance ; il dit vrai quand il dit qu'il a zéro an : dans l'accès au désir, il se heurte à l'impossible et il n'est pas né.

Mais il nous place en position de pouvoir : nous sommes le chef, le prince, Mr. Fortuné, le pasteur. La France dont parle Monsieur P., c'est le pavillon 2 du C.T.R.S., mais c'est tout aussi bien moi. Cet Etat-là est gouverné par un chef, l'interne du pavillon qu'en la circonstance il prénomme Guy. Nous sommes aussi le grand patron ; il faut

rappeler ici que sa soeur, Irène C., est l'épouse d'un chef d'entreprise, un patron, que les médecins peuvent être parfois en position de Grand Patron. Nous soulignons le tutoiement qui surgit là, et que nous n'entendons plus :

"- Qu'est-ce le grand Patron ?

- C'est... c'est vous, toi.

- Où est-ce chez vous ?

- En Egypte, en-en-en ... France, en ... Egypte, en ... Grèce, en Angl... Street, en rue ... la rue."

Cette question et cette réponse sont exemplaires, dans la signification qu'elles impliquent.

A ma demande : "Où est-ce chez vous ?" qui peut s'entendre comme "Qui êtes-vous Mr. P...", il répond par sa vérité qui apparaît comme multiple.

En effet, d'origine grecque, sa famille s'est installée en Egypte ; lui est venu en France ; sa soeur s'est installée en Angleterre ; sa mère est partie aux Etats-Unis.

Au moment où le signifiant Angleterre vient à être énoncé par association, apparaît le mot street, lui-même suivi de rue. Le discours de Mr. P..., déstructuré dans sa syntaxe, l'est également dans son usage de la langue ; ainsi, le grec, l'arabe, l'anglais, langues qu'il connaît, surgissent à certains moments de son discours, par n'importe lesquels : ainsi pour le mot street, c'est le signifiant "Angleterre" qui l'a amené ; de street, on passe à rue, en changeant de langue. Ce mouvement, que nous avons appelé au début de ce chapitre vacillation, témoigne de l'impossibilité absolue pour Mr. P... de se situer, lui. La France, c'est nous-même et c'est également lui, dans la métaphore qu'il utilise ; mais lui, c'est la Grèce, c'est aussi l'Egypte, où il a vécu avec sa Nonna (sa grand'mère), c'est aussi l'Angleterre où

vit sa soeur Irène, qu'il identifie d'ailleurs à sa mère ; dans le réel, c'est le rôle qu'elle a dû jouer, ayant en quelque sorte une procuration de la part de Mme P... pour le faire, celle-ci les ayant abandonnés • ce rôle laissé vacant par sa mère a dû être très utile à Irène sur le plan de son économie personnelle ; Mr. Georges P... étant l'enfant phantasmatique qu'elle avait eu avec son père, ce qui ressort dans le discours de Mr. P... : "Irène qui est-ce ?" - C'est maman", me répond-il.

Cette parole révèle là le désir d'Irène, dont Mr. P... ne pouvait se protéger n'ayant pas la référence symbolique paternelle à sa disposition, car maintenue forclose, et cela du fait du désir de la mère.

Lorsque nous parlons à Mr. P... de sa fiancée, Melle T.., il répond : "C'est Suzanne ... Cézanne, le peintre Cézanne...".

C'est par assonance que cette association lui vient ; nous pensons que "Cézanne" vient là, comme dans le discours du rêve, faire office de métaphore.

Un autre exemple de transformation métaphorique nous est donné par la réponse de Mr. P... à notre question : "Ici c'est chez qui ?" - "C'est chez Thérèse". Or, le service du Docteur CHAIGNEAU s'appelant Centre de Traitement et de Réadaptation Sociale, est plus habituellement nommé C.T.R.S..

Dans le discours de Mr. P..., C.T.R.S. devient chez Thérèse.

Nous relançons alors la question : Thérèse qui ? Mr. P... nous répond : "Thérèse Freud"; puis, à nos questions suivantes, il ne peut plus articuler. "Chez Thérèse" désigne métaphoriquement le C.T.R.S. (là encore, l'analogie avec le rêve est évidente.. En effet, le rêve est un discours dont le déroulement, tel que se le rappelle le rêveur, suppose un contenu latent, que l'interprétation fait surgir :

on pourrait dire encore : le rêve est un rébus ; les images ou les mots du contenu manifeste ont dans leur énonciation l'apparence de l'incohérence, et rappellent assez bien, dans certains cas, le discours schizophrénique. Mais le sujet qui raconte son rêve s'étonne de son caractère incohérent et en est gêné ; le schizophrène qui parle comme le sujet névrosé rêve, c'est-à-dire qui met à nu son inconscient, ne peut plus s'étonner de ce qu'il dit ; mais il est étonné et même angoisse celui qui l'entend, car il révèle à cet autre la dualité structurale de l'être, et sa possibilité à lui qui se croit sujet "libre et normal" de défaillir de cette position, qu'il croit pouvoir tenir d'autant mieux qu'il est psychiatre, et qu'il a en face de lui un sujet qu'il a nommé schizophrène).

Quand le nom de FREUD surgit dans le discours de Mr. P..., il vient là pour symboliser une situation particulière ; on pourrait tenter de traduire ainsi "Thérèse Freud" : "Je suis au C.T.R.S., où vous tentez avec moi l'expérience promue par Sigmund FREUD, qui cherchait, au cours des entretiens qu'il avait avec ses patients, à leur faire dire quelque chose".

Ce qui nous confirme dans notre hypothèse quant à la façon d'interpréter ces mots de Mr. P..., c'est ce qu'il dit après avoir évoqué FREUD : "Je n'arrive plus à articuler", sous-entendu : "Si vous désirez que je parle, comme cela se fait dans une psychanalyse, il y a quelque chose que je ne pourrais pas vous dire, et je ne pourrais plus articuler".

"Je ne pourrais plus articuler", cela peut s'entendre comme : "Je ne peux plus vous parler, comme vous désireriez que je le fasse" ; en effet, ce qu'inconsciemment nous demandions à Mr. P..., c'est un discours cohérent, continu, articulé, qui ne soit pas pour nous cause de malaise ; nous lui demandions d'articuler les mots les uns aux autres en phrases construites ; nous lui demandions qu'il ne nous donne pas un discours émaillé de vides, un

discours qualifié d'incohérent, mais un énoncé où nous puissions nous y retrouver, et où notre ordre ne soit pas contesté. Or, comme le dit F. PERRIER : "Le psychiatre est signifié par le schizophrène comme assujetti au langage, et il s'aperçoit qu'avec le schizophrène on ne peut plus causer". Mais "je n'arrive plus à articuler" signifie aussi : "en tant que vous me mettez en position de sujet déniant, c'est-à-dire de sujet dont le désir soutient le discours, cela m'est impossible".

Au cours du troisième entretien surgit très rapidement dans le discours de Mr. P... un thème de guerre, où il est question de Ligne Maginot, de mortiers, de tanks ; il nous parle aussi de la guerre de Corée, etc...

"Et il y a la Ligne Maginot, avec des, avec des comment... des mortiers, oui... des mortiers, oui... qui protègent contre les invasions des tanks coréens, des tanks coréens, le type qui est mort... je vous ai protégé contre la Corée, contre la Corée du Nord, et la Corée du Sud, et je vous ai prêté mon, mon, mon, my mortier".

Ce fragment du discours de Mr. P... que nous isolons, volontairement, nous allons tenter d'en donner un sens possible ; si nous l'avons choisi, c'est qu'il nous paraît exemplaire quant à la façon dont s'élabore le discours du sujet schizophrène.

Il nous faut, avant d'en tenter l'analyse, indiquer les circonstances dans lesquelles s'est déroulé ce troisième entretien, et les événements qui l'ont précédé. Mr. P. couche, depuis qu'il est au C.T.R.S., dans ce que l'on appelle le dortoir d'alitement, situé au rez-de-chaussée du pavillon ; ce dortoir est destiné aux malades entrants, et à ceux dont l'état physique nécessite une surveillance constante.

Dans ce même dortoir couchait, depuis plus d'un an, un malade, Mr. J... . Ce malade, cachecti-

que, était atteint d'une chorée de Hutington et son état physique et mental ne cessait de se détériorer ; il meurt deux jours avant le troisième entretien que nous avons eu avec Mr. P....

Dans le même pavillon, est hospitalisé un malade, Mr. J..., homonyme du Mr. J... atteint de chorée, qui lui est suivi en psychothérapie par un médecin dont le nom évoque les mortiers et les tanks du discours de Mr. P.... Le second Mr. J... présente un état de dépression chronique et fait de temps en temps des séjours brefs dans le dortoir d'alitement, car il a des ennuis urinaires qui l'obligent à rester couché.

Dans ce même dortoir d'alitement, un malade, dont le patronyme se rapproche de Maginot, vient coucher trois jours par semaine ; le reste du temps, il est en permission.

Nous avons donc vu Mr. P... deux jours après la mort du Mr. J... atteint de chorée : ce dont Mr. P... nous parle là, c'est de la mort ; de la mort de Mr. J..., bien sûr, puisque ces mots lui viennent, fugaces : ..."le type qui est mort"..., mais peut-être aussi de la sienne ou de la nôtre.

Quand il dit : "La Ligne Maginot protège contre les invasions des tanks coréens"..., il évoque la chorée de Mr. J... dont il a pu observer les effets dévastateurs et mortels. "Les "mortiers de la Ligne Maginot" protègent de ces effets mortels, que peuvent avoir les tanks coréens. Là, nous comprenons que Mr. J..., qui est en psychothérapie avec ce médecin dont le nom évoque les mortiers, est protégé de la chorée, et de la mort, parce qu'il parle avec ce médecin, comme lui Mr. P... parle avec nous-même ; d'ailleurs plus loin, Mr. P... dit : "Je vous ai protégé contre la Corée, la Corée du Nord et la Corée du Sud, et je vous ai prêté mon, mon, mon, my mortier"... Nous pensons que Mr. P..., s'il parle de protection, parle aussi de risque : "à parler avec un médecin, on risque la mort", car n'oublions

pas que Mr. J... est mort, et que l'autre Mr. J... parle avec un médecin. Si la mort de Mr. J... est à l'origine des paroles de Mr. P..., c'est parce qu'au Mr. J... de la chorée se substitue, pour Mr. P..., le Mr. J... de la psychothérapie, et qu'il y a dans la situation créée par nous quelque chose d'analogue à ce qui peut se passer dans une psychothérapie : la mort ; qui fait parler Mr. P..., est le risque qu'il court à parler avec nous, et le risque que nous courons nous-même.

Lorsque nous écrivions plus haut que Mr. P... évoquait au cours de cet entretien sa mort, nous commettions une erreur, car s'il y a quelque chose qui échappe à la pensée du sujet, c'est bien sa propre mort ; quand la mort vient à être évoquée, c'est toujours de celle de l'autre qu'il s'agit.

Dans le cas qui nous occupe, c'est la mort de ce malade atteint de chorée qui est le fait signifiant qui fait surgir de la bouche de Mr. P... le discours qu'il nous a tenu ; fait signifiant, en tant qu'un sujet est mort et que son nom ramène Mr. P... à cette expérience qu'il vit avec nous-même, analogue dans ses phantasmes à celle que vit Mr. J..., l'autre, celui qui est en psychothérapie, avec ce médecin dont le nom évoque la mort et la guerre. Le discours de Mr. P..., et plus particulièrement ce fragment de discours, est structurellement semblable au rêve, et l'on y retrouve les mécanismes que FREUD a décrits pour le rêve, dans l'"Interprétation des Rêves", à savoir le déplacement et la condensation, mécanismes que Jacques LACAN a repris, à partir des découvertes linguistiques, en assimilant le déplacement à la métonymie, et la condensation à la métaphore.

Ainsi le discours de Mr. P..., qui donne à celui qui l'écoute avec "une oreille raisonnable" l'apparence de l'incohérence la plus totale, comme si les mots venaient ainsi, au hasard, s'avère être structuré et obéir lui aussi à des lois ; "l'inconscient est structuré comme un langage", dit LACAN ;

notre exemple le montre, nous semble-t-il.

Le schizophrène parle un peu comme nous rêvons, et c'est cela qui nous gêne et qui nous fait taxer son discours d'absurde : le schizophrène, quand il parle, c'est un peu l'inconscient mis à nu.

C O N C L U S I O N S

Nous avons rapporté, dans ce travail, l'histoire de Monsieur P..., achevée maintenant depuis plusieurs années, avec son entrée dans la "maladie" dont le sens nous échappe, car il ne se livre pas, ne répondant pas à la "question" que nous lui posons, nous, hommes de la Raison. Nos "entretiens" ont révélé l'incommunicabilité radicale posée entre Monsieur P... et son interlocuteur.

Si nous avons rappelé très brièvement et très imparfaitement les conceptions psychanalytiques sur la schizophrénie, celles de FREUD et celles de LACAN, c'est qu'elles nous ont paru jeter quelque lumière sur la position du schizophrène et sur celle de son interlocuteur, en la circonstance un médecin.

L'usage que fait LACAN, dans sa théorisation toujours plus poussée de la linguistique, nous semble autoriser une approche plus "vraie" du phénomène psychotique que les simples analyses linguistiques, très en vogue aujourd'hui dans nos milieux psychiatriques qui, nous semble-t-il, ne font que substituer un discours à un autre, l'un apparemment "incohérent", celui du fou, l'autre scientifique et rationnel, celui du psychiatre linguiste. A ce mode de fermeture, le discours psychotique résiste bien : du moins celui de Monsieur P... qui n'est qu'ouverture sans cesse réouverte.

Nous ne prétendons pas, en ce qui nous concerne, l'avoir éclairci ou, pour utiliser une méta-

phore chirurgicale, l'avoir suturé, "la plaie étant trop vaste et ne s'y prêtant pas". Nous ne pensons pas non plus que la psychanalyse constitue un mode de cure privilégié de la psychose, et ce n'est pas dans cette perspective là que nous nous sommes inspiré de ses élaborations théoriques. En tant qu'elle est réflexion toujours ouverte, elle ne peut fermer ce que Serge LECLAIRE appelle, désignant ainsi la forclusion, essence du phénomène psychotique, la Béance.

VU & PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur
de l'Académie de Paris,

J. ROCHE

Le Doyen de la Faculté
de Médecine de Paris,

G. BROUET

Le Président
de la thèse,

Mr. PICHOT

B I B L I O G R A P H I E

Sigmund FREUD - Cinq psychanalyses.
- Métapsychologie.
- Essais de psychanalyse.
- Abrégé de psychanalyse.
- L'interprétation des rêves.
- Introduction au Narcissisme.

Jacques LACAN - Les Ecrits.

Serge LECLAIRE - Psychanalyse. Thèse.

François PERRIER - La psychanalyse entre le psychotique et son thérapeute. - Evolution Psychiatrique, 1968, N° 1.

Maud MANNONI - L'enfant arriéré et sa mère.
- L'enfant, sa maladie et les autres.

Mélanie KLEIN - Essais de Psychanalyse.

Ferdinand de SAUSSURE - Cours de linguistique générale.

Roman JAKOBSON - Essais de linguistique générale.

Martin HEIDEGGER - "Chemins qui ne mènent nulle part".

Henry HEY - Etudes psychiatriques.